



Culture » Scène

Théâtre contemporain

Beyrouth fait sa scène

Vendredi 18 novembre 2016 - Emmanuel Haddad

Il reste 4 article(s) en libre consultation



Représentation de *Hand without words*, de Dea Loher, joué par Lucy Elinson à Mansion, Beyrouth, en ouverture du festival Zoukak Sidewalks.

EMMANUEL HADDAD

Sans politique culturelle, le théâtre contemporain libanais construit seul sa scène. Zoukak Sidewalks, festival d'arts scéniques, a créé une plateforme aussi fragile que plurielle et subversive.

Tout commence par le deuil. Des amis morts du sida, de la fuite en avant vers la drogue. Mark Mitchell, costumier de théâtre américain, rescapé de l'hécatombe qui emporta ses amis séropositifs dans les années 1990 à Seattle, raconte son deuil avec l'exposition «Burial», en ouverture du festival Zoukak Sidewalks, dans le café littéraire beyrouthin Dawawine. Du 8 au 15 novembre, tous les lieux culturels alternatifs et indépendants de la capitale libanaise ont accueilli des pièces, des performances, des leçons et des débats d'artistes scéniques du Liban et d'ailleurs, réunis par la compagnie Zoukak pour célébrer ses dix ans d'existence.

Avec l'amour et la politique, la mort est l'un des trois thèmes favoris du théâtre. C'est ce que Roger Assaf, metteur en scène historique du Liban, souligne peu après lors d'un débat avec Olivier Saccomano, cofondateur de la compagnie française DuZieu. Dans les tragédies les plus abouties, les trois thèmes s'enchevêtrent au rythme du métronome de l'Histoire. A l'image du deuil politique que Mark Mitchell doit entamer juste après sa présentation, en apprenant que Donald Trump vient de devenir le 45^e président des Etats-Unis.

Du Maure de Venise à l'Arabe de Paris

Qui dit mort dit résurrection. Olivier Saccomano, dont la compagnie entretient une relation de compagnonnage depuis dix ans avec Zoukak, s'émerveille de la résonance qu'ont certaines pièces

classiques avec la période contemporaine: «Sophocle n'a pas écrit *Electre* pour l'Algérie indépendante. Pourtant, quand Antoine Vitez l'a joué à Alger en 1966, le public s'est senti directement pris à parti.» Et le dramaturge, auteur de l'essai *Le théâtre comme pensée* (édition Les Solitaires Intempestifs), d'évoquer «ces pensées théâtrales, ces rôles et ces processus intemporels qui dépassent leurs auteurs, sur lesquels nous ne cessons de remettre des masques contemporains, pour nous les rendre compréhensibles».

C'est ainsi que, le lendemain, Omar Abi Azar, membre de Zoukak, a pu clamer sur les planches du théâtre du Tournesol que Shakespeare avait écrit *Othello* en pensant à lui. *Othello*, le Maure de Venise, a séduit Desdémone avant de l'assassiner, à une époque où la reine Elisabeth Ire proclamait un arrêt d'expulsion contre les étrangers, étant «grandement contrariée d'apprendre le grand nombre de Nègres et de Maures noirs importés dans le royaume».

Une exception

Nous sommes en 1601. Ou plutôt en 2013. Omar est venu en France pour répéter *Othello* avec Marie, où il s'imagine qu'un producteur de théâtre en quête d'exotisme l'a invité pour estampiller son œuvre d'une caution d'ouverture vers le Moyen-Orient post-printemps arabes. C'est un peu vrai. Mais, avec son air bohème désabusé, Omar se fait aussi des idées sur sa partenaire française. Marie, ou plutôt Desdémone, galère pour joindre les deux bouts dans une France qui, de Mitterrand à Hollande, n'a cessé de sacrifier ses valeurs de gauche sur l'autel du libéralisme, tel que le montrent les images d'archives qui défilent derrière le duo, qui attend en vain l'arrivée du producteur parisien tout au long de la pièce. *L'avantage du printemps* est à la fois un dialogue entre Omar et Marie, entre *Othello* et Desdémone, et entre l'Angleterre du XVIIe siècle et la France du XXIe.

Mais surtout, pour DuZieu et Zoukak, cette pièce est une exception, note Olivier Saccomano: «Nous entretenons depuis dix ans une relation d'amis, d'alliés, mais pas de collaboration dans la forme de l'échange interculturel, où Zoukak serait notre caution orientale, et vice-versa. Or en 2013, lorsque Bagdad était capitale culturelle du monde arabe, nous avons reçu une commande pour monter une pièce sur les clichés entre Orient et Occident. Et pour une fois, il nous a semblé pertinent de mettre en scène les échanges pleins d'ironie que nous entretenons avec Omar.»

Cheval de Troie

Thomas Ostermeier a aussi revisité *Othello*. Le metteur en scène allemand, directeur de la Schaubühne de Berlin, s'est rendu à Beyrouth dans le cadre du festival pour parler de son travail et donner une leçon de théâtre ouverte à tous. Devant les jeunes artistes libanais venus l'écouter à l'Art Lounge, espace culturel situé à deux pas des abattoirs et de la décharge à ciel ouvert de Beyrouth, il parle de cheval de Troie. On prend une œuvre classique, histoire de rassurer l'auditoire, et vlam! On la déconstruit et la réécrit pour la mettre au diapason avec les questions politiques les plus brûlantes de la société où la pièce est représentée.

Le cheval de Troie de Hanane Hajj Ali, c'est *Médée*, d'Euripide. Cette pièce de théâtre grec retrace la vie tragique de la petite-fille d'Hélios, dieu du soleil, qui s'éprend de Jason avant que celui-ci ne projette de se marier avec une autre. Pour se venger, Médée tue sa promise, ainsi que les deux enfants qu'elle lui a donnés, avant de remonter vers le soleil dans son char. A peine installé sur les bancs de bois de Station, situé dans une ancienne friche industrielle du quartier de Jisr el-Wati, le public est mis en garde: «Cette pièce de théâtre n'est pas légale. C'est une pièce illégitime, un enfant naturel conçu dans la tête de la comédienne, sans autorisation d'aucune instance officielle, en charge de la censure», lit un spectateur mis à contribution par la pionnière du théâtre libanais, partenaire et épouse de Roger Assaf.

«Saloperie généralisée»

S'ensuit plus d'une heure de *Jogging*, création où l'actrice «court toujours le même parcours, à Beyrouth, cette ville qui détruit pour rebâtir et qui construit pour redémolir». Une pièce mobile donc, qui circule entre les rues odorantes de Beyrouth, et dans les recoins obscurs et obscènes de l'histoire non officielle du Liban. Sur scène, Hanane change de peau, se mue en Médée, puis en deux Médée libanaises successives, deux mères qui ont tué leurs deux enfants pour se venger d'un mari volage.

Deux faits divers vite oubliés et rangés dans la boîte de Pandore sur laquelle sont assis les décideurs libanais, parmi les autres crimes inavouables: «Quelque chose ne tourne pas rond dans ce pays. Des incidents graves nous secouent et nous choquent, mais passent leur chemin dans nos mémoires pour s'évanouir comme s'ils n'avaient jamais eu lieu. Des faits énormes ou imperceptibles, des scandales liés à l'argent, à l'honneur, à la politique, à la religion, à la famille, au pouvoir, à la corruption et à la saloperie généralisée», déclame-t-elle. Cette amnésie n'est-elle pas entretenue par la censure de toute production culturelle à laquelle Hanane Hajj Ali a décidé de ne pas se plier, «pour la première fois depuis trente ans»?

Pièce rebelle

Seul Station a accepté de programmer la pièce rebelle. Tout au long du festival, les spectateurs naviguent d'un lieu de création et de résistance culturelle à un autre, îlots chétifs encerclés par de hautes tours d'immeubles, souvent inhabitées car à des prix inabordables. Dans ces espaces aux airs de repères clandestins, les artistes se libèrent. Passé un couloir aux parpaings apparents où des câbles électriques pendent aux bouches d'aération, des spectateurs intrigués pénètrent dans la mezzanine du théâtre du Tournesol, louée depuis un mois par la compagnie Koon. Dans ce cube étroit, le groupe de théâtre, réunissant des artistes syriens réfugiés à Beyrouth avec des Libanais et un Français, présente l'ébauche de sa future pièce *Histoire d'une mère*, qui revisite l'œuvre éponyme de l'écrivain danois du XIXe siècle Hans Andersen.

Peu avant, des artistes libanais ont présenté les ébauches de pièces qu'ils aimeraient un jour mettre en scène: la démarche s'adressait à des curateurs de théâtre venus d'Europe, dans le cadre du programme Focus Liban intégré au festival. Seule face au public, Dima Matta dit ressentir la sécurité de s'affirmer comme artiste queer, dans un pays qui punit l'homosexualité. «Cette création est née d'un sentiment d'urgence de m'exprimer, en tant que femme, artiste, queer, réceptacle de couches successives de violence dans un pays que j'aime et qui me rejette.» Et de citer des extraits de son texte: «Beyrouth, tu es la femme qui m'a donné ses plaies seulement pour ouvrir les miennes», dit-elle.

Vers une véritable scène?

«Pour accueillir les œuvres présentées au festival, nous avons choisi des espaces qui incarnent l'économie du théâtre contemporain au Liban», précise Juneid, membre de Zoukak. «Il est de plus en plus difficile de trouver des lieux pour répéter et se représenter à Beyrouth», ajoute-t-il. La première édition du festival vise à créer un «momentum», selon Omar Abi Azar: «Nous voulons créer une plateforme pour que les jeunes artistes puissent se réunir, quelque chose auquel ils puissent s'accrocher. Car au Liban, quand on crée une pièce, il faut aussi faire naître les conditions de représentation de cette pièce, c'est-à-dire une culture du théâtre, une communication, un public. C'est ce que Zoukak a fait pendant dix ans», explique-t-il.

Couronnant une décennie d'efforts, le collectif vient d'obtenir un financement de trois ans pour ouvrir un espace indépendant où «les artistes pourront répéter, se réunir et représenter leurs pièces sans avoir à louer une salle», annonce Omar Abi Azar. Avec l'espoir que, peu à peu, les expérimentations de théâtre plurielles présentées à Zoukak Sidewalks finiront par créer une véritable scène théâtrale.

Le théâtre comme pensée politique



Géologie d'une fable, interprétée par Aurélien Zouki et Eric Deniaud, au théâtre Montaigne de Beyrouth / EMMANUEL HADDAD

«La différence entre Hakawati et Zoukak, c'est que les premiers sont passés de la politique au théâtre, et les second du théâtre à la politique», pondère Hanane Hajj Ali dans son appartement du quartier Hamra où, il y a quarante ans, elle se produisait sur les planches du Théâtre Beyrouth. Le théâtre moderne dans la société arabe naît justement à Beyrouth, en 1847, avec la création par Maroun al-Naqqash de *Al-Bakhil*, une interprétation de *L'Avare* de Molière sur le mode des maqams traditionnels. Mais la scène théâtrale libanaise contemporaine renaît à la fin des années 1960, dans un contexte de soubresauts révolutionnaires liés à la défaite arabe contre Israël en 1967, et à Mai 68.

L'Atelier d'art dramatique de Beyrouth fondé en 1968 par Roger Assaf et Nidal Achkar en est l'un des principaux catalyseurs: «Adapter les pièces européennes ne suffisait plus. Il y avait un besoin urgent de créer un langage théâtral libanais qui traduise l'effervescence de la rue. D'abord, les poètes Adonis et Ounsi el-Hajj ont revisité l'arabe classique, mais ça n'a pas suffi. Le poète Issam Mahfouz a été le premier à trouver cette nouvelle langue. Puis peu à peu, tout le monde s'y est mis. A l'Atelier, il y avait des peintres, des architectes, des journalistes, des militants. On partait d'un motif et on improvisait librement autour. Puis l'un de nous en tirait une pièce».

Théâtre itinérant

Le Théâtre Beyrouth, créé en 1965, accueille des créations de plus en plus engagées, jusqu'à *Majdaloun*, en 1969, qui représente pour la première fois un fedayin palestinien sur les planches. La police débarque en pleine représentation et les acteurs sont arrêtés. Beyrouth s'enflamme. Puis la guerre éclate. A partir de 1977, Hanane Hajj Ali et Roger Assaf s'embarquent sur les routes pour créer des pièces de théâtre inspirées de la figure du hakawati, le conteur arabe: «La source de nos histoires était la vie des gens. On jouait dans les abris, les cours d'écoles, esquivant parfois des bombes pour se produire. Avec ce théâtre itinérant, on a créé une histoire alternative et populaire du Liban pendant la guerre», se souvient l'artiste, auteur de l'essai *Théâtre Beyrouth* (Amers éditions).

Ces deux expériences sont des sources d'inspiration pour les compagnies actuelles. Le collectif Kahraba a adopté le nomadisme de Hakawati, arpentant les routes libanaises pour présenter ses créations aux quatre coins du pays, dont la dernière, *Géologie d'une fable*, est un univers onirique de sons d'ailleurs et de figures d'argile à destination des rêves d'enfants.

De son côté, Zoukak approfondit la démarche de création collective et horizontale des Ateliers, ainsi que la recherche d'un discours politique et citoyen à travers le théâtre. Dans *Battle Scene* (scène de bataille), leur dernière création jouée lors du festival, ils questionnent la figure du spectateur contemporain face à la violence qui coule par toutes les pores de nos sociétés. Au fil d'une mise en scène physique proche de la transe – elle rappelle le théâtre rituel chiite, le ta'zieh –, un couple finit par rejoindre la bataille. Ceci après avoir observé des individus risquer leur vie pour fuir un conflit destructeur, rappelant l'odyssée contemporaine des réfugiés syriens. Alors qu'il multiplie en parallèle

les ateliers – aussi bien dans les camps palestiniens et syriens que dans la prison de Roumieh ou les centres pour femmes victimes de violence domestique –, le collectif de théâtre fait passer sur scène un appel à l'engagement politique.

Créer une communauté

Dans le Liban d'aujourd'hui, ce genre de théâtre est peu compris, selon Omar Abi Azar: «Même si le théâtre politique a existé auparavant, il manque aujourd'hui une culture du théâtre comme espace d'expérimentation et d'engagement. Nous essayons à présent de créer une communauté et de la professionnaliser, avec les acteurs du théâtre au Liban, qui sont aussi bien Libanais que Syriens ou Français». Véritable transfuge entre les générations, Hanane Hajj Ali continue de travailler avec les talents d'aujourd'hui. La scénographie de *Jogging* est d'Eric Deniaud, du collectif Kahraba, la dramaturgie du Syrien Abdullah al-Kafri. Pas de doute non plus pour elle, «la politique culturelle libanaise doit intégrer les Syriens et les Palestiniens aux côtés des Libanais. L'agora d'aujourd'hui, ce sont aussi les camps de réfugiés syriens. C'est là-bas qu'il faut aller jouer, pour trouver de nouvelles histoires.» EHD

Le Courrier

Scène Emmanuel Haddad

Vous devez être [loggé](#) pour poster des commentaires

}